

Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 10 (1902)

Heft: 38

Artikel: Le bilan théologique du XIXme siècle en France

Autor: Michaud, E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-403531>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE BILAN THÉOLOGIQUE DU XIX^{ME} SIÈCLE EN FRANCE.

Si le vrai pythagoricien devait faire, à la fin de chaque journée, son examen de conscience, à plus forte raison le vrai penseur qui assiste à une fin de siècle, doit-il, les siècles étant les jours de l'humanité, faire l'examen du siècle qui expire. Cet examen du XIX^e siècle a été fait, en 1901, à peu près à tous les points de vue: scientifique, philosophique, moral, social, politique, religieux, ecclésiastique, etc. Je voudrais, dans cette étude, me borner au seul point de vue théologique, et ne toucher aux précédents que sous l'angle même de la théologie, en tant que la théologie a des rapports nécessaires avec les sciences et la société. Et encore, ne me sentant pas suffisamment renseigné pour juger exactement la théologie et la situation théologique des pays de langue germanique, anglaise, slave, scandinave, grecque, etc., dois-je me borner aux seuls pays de langue française¹⁾. Je commencerai par quelques considérations générales, que je tâcherai de préciser ensuite, pour les rendre plus complètes et plus justes.

I.

Odilon-Barrot disait en 1845: «Toutes les questions religieuses ne sont pas finies.» En effet, on commençait précisément alors une nouvelle période, celle qui devait aboutir au concile de 1870 et préparer la fameuse définition de l'infaillibilité papale; on connaît les étapes de 1854 et de 1864. En ouvrant le XX^e siècle et après avoir parcouru la période de 1870 à 1900, nous pouvions redire encore cette parole avec non moins de vérité, et

¹⁾ Il serait à désirer que quelques-uns de nos amis fissent le même travail pour l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la Russie et la Grèce. Ces études, en se complétant, formeraient un ensemble très instructif.

les 102 congrégations qui ont quitté la France en octobre 1901 n'ont nullement tranché les questions pendantes; leur exode n'a été la fin de rien. En sorte que l'on peut affirmer que le XIX^e siècle, loin d'avoir été une solution, a été plutôt une accumulation de questions: questions anciennes non résolues, questions nouvelles posées par la révolution de 1789 et non résolues, questions plus nouvelles encore soulevées par les événements mêmes du XIX^e siècle et restées à l'état de problèmes. Loin d'avoir fait la révolution religieuse que l'ancien régime avait rendue plus nécessaire encore que la révolution politique et la révolution sociale, le XIX^e siècle l'a à peine posée. Il en a parlé maintes fois, comme il a parlé de tout; il en a même discouru dans les Chambres et dans la presse; mais, étant donné le maintien du fameux concordat de 1801, il n'a pas pu la poser sérieusement; et tant que ce fatal concordat (la plus grande faute de Napoléon I^{er}) sera maintenu, *la question ne sera pas posée*. Elle existe cependant dans les esprits, dans les bons comme dans les mauvais; tout le monde sait et sent qu'elle est inévitable, cette Révolution religieuse, qui devrait n'être qu'une réforme sage et bien conduite, mais qui sera peut-être emportée, violente, excessive. Il faut le dire, ni l'Eglise romaine, ni le gouvernement français n'ont fait quoi que ce soit pour la bien préparer et la bien diriger. Loin de là, par leur aveuglement, ils ont accumulé les difficultés et les nuages; et les éclairs qui jaillissent de temps à autre de leurs chocs, sont loin d'être rassurants. L'air ambiant dans lequel vivent la religion, les Eglises et la théologie, est en effet très chargé d'électricité et de passion.

Sans doute, le XIX^e siècle a été un siècle de force, de science, de philosophie, de littérature, de grandes œuvres. Toutefois, ne nous payons pas de mots; à côté des incontestables progrès et du bien considérable, voyons aussi le mal.

Oui, de grandes batailles ont été livrées, d'éclatantes victoires ont été remportées; mais la vérité est que les victoires des uns sont toujours les revers des autres, et que, parmi les résultats, il faut compter l'orgueil et l'ambition chez les uns, la jalousie et la haine chez d'autres, la barbarie même chez beaucoup. Ce n'est donc pas par le fer et le sang que progressera la religion et que s'éclairciront les grandes vérités qui doivent mener le monde.

Oui, les sciences physico-chimiques, les sciences naturelles, la chirurgie, etc., ont fait de très grands progrès. Mais quel revers! Toutes ces merveilles ne sont-elles pas souvent au service du mal? ne rendent-elles pas certains hommes orgueilleux au point de vouloir détrôner Dieu et prendre sa place? Et à côté de ces sciences, que de ténèbres, que d'ignorances, que de sophismes, que d'illogicités, que de contradictions et de divagations dans ce pauvre esprit humain, surtout dans les questions morales et religieuses! On dirait qu'il en est de la découverte de la vérité comme de la marée qui monte et qui descend: plus on avance d'un côté, plus on recule de l'autre.

Oui, la philosophie a cherché aussi à se rendre plus lumineuse. Mais, ici également, il y a un revers à la médaille. Là, c'est un retour au scolasticisme le plus puéril; plus loin, c'est la négation même de la métaphysique; ailleurs, l'abandon de la logique et de la morale, comme superfluités. Ecouteons le philosophe Fouillée: « Le XIX^e siècle a perdu les trois quarts de son temps en recherches d'histoire et d'érudition; l'école de Cousin a perdu la totalité de son temps à faire de mauvaise histoire de la philosophie. Aussi le fameux siècle de l'histoire et de la critique — le XIX^e — a-t-il été une époque d'anarchie intellectuelle, de dilettantisme, de scepticisme, un choc d'opinions sans preuves et sans règles, dont chacune prétendait s'appuyer sur ce qui est éternellement mouvant: l'histoire. A quoi aboutit le savant livre de deux excellents historiens, MM. Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*? A cette conclusion que « les questions posées par l'histoire restent insolubles par les procédés historiques ». C'est juste le contrepied de Taine et de Renan ». ¹⁾ Il ne faudrait certes pas conclure de cette citation que M. Fouillée blâme l'enseignement de la philosophie en France; il a parlé, au contraire, de cet enseignement en termes tellement dithyrambiques ²⁾ qu'on ne peut s'empêcher de sourire. La terrible phrase: « Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse », revient entre toutes les lignes. M. Fouillée avoue toutefois « qu'il est temps de chercher une philosophie plus méthodique, plus critique et plus scientifique » (p. 179); il reconnaît même que nous « assistons

¹⁾ *La Réforme de l'Enseignement par la philosophie*, p. 23-24; Colin, 1901.

²⁾ P. 154-160.

à un mouvement de sophistique inconsciente et de dissolution métaphysique » (p. 187). N'est-ce pas déjà trop ?

Oui, la littérature, elle aussi, a créé de nombreux chefs-d'œuvre. Mais quels revers encore ! quel gâchis, quelle absence de règles, quelle « blague » et quelle stylistique « fin de siècle » ! Ce sont les locutions mêmes du jour.

Oui, les œuvres de bienfaisance ont été superbes : luttes contre la souffrance sous toutes ses formes, protection de l'enfance et de la jeune fille, de la vieillesse, des malades, de la femme abandonnée, des servantes, des ouvriers, des animaux ; épargne, assurance, rentes, logements, écoles, etc., rien n'a été oublié. Et cependant, d'autre part, que d'injustices encore dans cette bienfaisance, que de barbarie et de cruauté dans cet humanisme, que de haines dans ce nationalisme ! Quelle étrange notion de l'homme se dégage de ces contradictions, de cette sublimité et de cette sauvagerie !

Or, la théologie, qui vit dans ce milieu, pressée par toutes ces choses contraires, ne peut pas ne pas se ressentir de cette confusion, de ce bien et de ce mal, de ces obscurités, de ces mensonges et de ces crimes. Elle est donc forcément un mélange. Tel en verra peut-être davantage les côtés lumineux, tel autre davantage les défectuosités et les anomalies. Il serait, certes, aussi faux de proclamer la faillite de la théologie que celle de la science. Mais ce qu'il faut reconnaître, c'est la faillite des prétentions de beaucoup de théologiens, la faillite de beaucoup de fausses explications des divins mystères, la faillite de beaucoup de prétendues solutions, de beaucoup de systèmes et d'écoles où l'outrance remplaçait l'exactitude, et où l'engouement était provoqué plutôt par l'excentricité des considérations que par la logique des raisonnements.

Tel est mon premier jugement d'ensemble. Peut-être est-il trop pessimiste. En général, on est peu satisfait du présent, mais plutôt de l'avenir qui se laisse colorer et embellir au gré des désirs ; partout et dans tous les ordres de choses, le présent est plutôt l'objet des griefs et des récriminations. En jugeant le XIX^e siècle que nous avons encore sous les yeux comme s'il était présent, peut-être sommes-nous trop près de lui pour en voir le bien aussi nettement que le mal. Les analyses que nous ferons dans les considérations suivantes, nous aideront, je l'espère, à préciser davantage et à mieux voir.

II.

Le XIX^e siècle a été le siècle du romantisme et de la science. Le romantisme et la science, qui ont exercé une influence capitale sur les lettres et les arts, ont eu aussi leur contre-coup sur la théologie, soit sur la théologie romaniste, soit sur la théologie protestante.

Le romantisme, chez les théologiens protestants, s'est manifesté par un développement, généralement excessif, du sentimentalisme et de l'individualisme. Je dis «excessif», parce que, sous l'empire de ce sentimentalisme, on n'a pas craint d'éliminer non seulement les anciens dogmes réputés orthodoxes, mais même la théorie du dogme en général; on a proclamé que le dogme n'est qu'une formule ou un ensemble de formules théologiques, et que toute formule de ce genre doit être bannie; que le sentiment suffit, que la foi est un sentiment, une confiance (*fides*), et qu'elle peut même se passer de croyances; que le dogme se rattache à l'intellectualisme, et que l'intellectualisme en théologie est la négation même de la foi vivante et de la piété; que tout est dans le réveil des âmes, dans la vie et dans l'expérience religieuse; que la sainteté et le salut sont là et là seulement; qu'il n'y a pas d'autre théologie que celle du cœur et du sentiment. Des Facultés de théologie dites libres et indépendantes ont été fondées pour répandre et développer cette théologie. «L'auxiliaire le plus actif du matérialisme contemporain, a dit le pasteur Hauri, est l'intellectualisme; l'Eglise a besoin d'une théologie libérée de l'intellectualisme; nous autres pasteurs, nous devons prêcher l'Evangile que nous avons vécu, et insensiblement nous arriverons à résoudre toutes les questions: la vie vaut mieux que toute théorie¹⁾. »

Sous l'empire de l'individualisme connexe à ce sentimentalisme, la théologie protestante a poussé logiquement la théorie et la pratique du libre examen individuel jusqu'à ses extrêmes limites. Il en est résulté, chez beaucoup, la négation du principe d'autorité, soit du principe d'autorité entrevu jusque-là dans les Ecritures, soit du principe d'autorité dans l'Eglise. De là un amoindrissement considérable de la doctrine de l'inspiration des Ecritures, et de la doctrine ecclésiologique. Le

¹⁾ Voir la *Revue chrétienne*, octobre 1901; *lettre de Suisse*, p. 305-306.

subjectivisme le plus arbitraire, en se dissimulant mal derrière des appels à l'histoire et à la psychologie — histoire qui n'avait rien d'objectif et qui n'était qu'une interprétation fantaisiste des faits, psychologie qui n'était que la manière de « sentir » de l'auteur — a donné naissance à un système mortné, appelé « symbolo-fidéisme », qui, dans le sein même du protestantisme, a été l'objet des plus vives attaques, surtout dans la « Revue de théologie et des questions religieuses » de Montauban.

Chez les romanistes, le romantisme s'est manifesté d'une tout autre manière, parce que l'imagination et le sentiment varient leurs effets, suivant que les âmes dans lesquelles ils opèrent sont différemment préparées. Chez les protestants, le sentimentalisme a poussé à la négation des anciens dogmes; chez les ultramontains, il a, au contraire, créé des dogmes nouveaux, dogmes d'imagination et de sentiment, le dogme de l'immaculée-conception et le dogme de l'infalibilité du pape, l'un et l'autre romantiques et romanesques, résultats d'imaginactions mystiques surmenées, émancipées de toute raison et de toute science. Avec des dogmes de sentiment, on a imaginé un dévotionisme de sentiment, on a passionné les âmes, on a fabriqué des légendes *ad hoc*, des prières *ad hoc*, des canonisations *ad hoc*. De là l'extension prodigieuse du culte des saints, de la mariologie et de la mariolâtrie, des apparitions miraculeuses et des guérisons miraculeuses. De là cette théologie hystérique de visions, d'extases, d'indulgences pour la délivrance des âmes du purgatoire; ce mysticisme maladif qui a multiplié les couvents: multiplication qui a d'ailleurs servi à d'autres fins et qui a été favorisée par Rome pour d'autres motifs encore. De là ce fanatisme dans la dévotion, qui n'a eu d'égal, dans un autre camp, que le fanatisme des spirites. De là ce propagandisme et ce zélotisme, ennemis de toute raison. Les intellectuels ont été traités de rationalistes, c'est-à-dire d'incredules, d'infidèles, d'hérétiques. Véritable anarchie mystique, qui n'a même plus le frein de la soumission à Rome: car les mystiques que le pape désapprouve, ne craignent pas de répliquer que le pape a besoin de se convertir; et ils prient pour sa conversion, au lieu de lui obéir. Ces ennemis de la raison et de l'intellectualisme ont semé le vent de l'imagination, et ils récoltent la tempête du piétisme révolté. Les erreurs s'enchaînent non moins que les vérités.

La fameuse dévotion *donnant donnant*, qui consiste à pousser les fidèles qui veulent recevoir des faveurs de saint Antoine ou autre saint, à déposer dans les troncs *ad hoc* une somme d'argent, à titre d'offrande ou d'action de grâces, cette dévotion, dis-je, « a organisé à coups d'histoires une réclame qui fait penser invinciblement aux procédés des industriels en faveur de leurs produits pharmaceutiques; elle a développé dans beaucoup d'âmes la confiance en la promesse d'argent, au point de lui laisser prendre souvent le pas sur le sentiment religieux; elle a divulgué des anecdotes sans garanties suffisantes et elle a exposé les fidèles à en tirer des conclusions fausses qui obscurcissent chez eux la juste notion de la prière et de nos autres rapports avec Dieu¹⁾ ». Cette dévotion de vendeurs du temple a produit une littérature similaire, toute d'anecdotes bizarres, de récits miraculeux dénués de preuves, qui ont « créé chez leurs lecteurs habituels un état d'esprit, une facilité à tout croire, en un mot une crédulité dont le danger a été démontré jusqu'à l'évidence par le succès d'un mystificateur comme M. Léo Taxil ». Telle est la théologie qui dirige aujourd'hui les masses catholiques-romaines des pays latins.

La décadence théologique a été encore activée par quelques *Revues* spéciales: comme la « Revue des sciences ecclésiastiques », qui n'était guère qu'une succursale des congrégations romaines; les « Etudes religieuses » des jésuites, qui jouaient à Paris le jeu de la « Civiltà » à Rome; la « Revue néo-thomiste », qui glorifiait subtilement la scolastique du moyen âge; le « Bulletin de St-Martin et de St-Benoît », qui, imbu de l'esprit de l'école de Solesme, s'efforçait de répandre, sous le nom d'« esprit liturgique », l'attachement le plus étroitement mesquin aux méticulosités des détails matériels du culte; etc.

De même que le romantisme littéraire et artistique a poussé au mépris de la raison et de la mesure, à la recherche de l'effet extérieur, de la sonorité, de la couleur, du pittoresque et du cliquetis des mots, les idées n'étant plus que vieux jeu et le goût chose bourgeoise, ainsi le romantisme, dans la théologie ultramontaine, a conduit non les esprits, mais les

¹⁾ Tels sont les griefs formulés par M. Hemmer, même dans la *Semaine religieuse de Paris*, du 15 septembre 1900, malgré les éloges donnés à cette dévotion par M. Jouve, qui en appelle à un bref de Léon XIII contre ses détracteurs.

imaginaires, au triomphe des mots sur les idées, aux fausses équivalences des mots, aux images insensées, aux métaphores exagérées, aux sens accommodatifs et fantaisistes en exégèse, aux légendes et aux falsifications en histoire, à la négation du bon sens en dogmatique, aux excentricités en agiologie, à la pompe théâtrale en liturgie, à la théorie du plus grand nombre comme critère de la catholicité, aux gros mots et aux injures dans les discussions. En fait d'individualisme, on a fait des personnalités là où il aurait fallu faire des raisonnements; et, au lieu de chercher à réfuter les erreurs, on s'est appliqué à discréditer et à calomnier les adversaires.

De même que les romantiques en littérature ont détesté le XVII^e siècle et se sont reportés au moyen âge; ainsi, en théologie, les romanistes ont déclaré Bossuet non moins « perruque » que Racine, et ils n'ont plus juré que par la scolastique et les dévotions du moyen âge. Pie IX, qui connaissait le nom de Thomas d'Aquin, a applaudi aux traductions françaises de la *Somme*, qu'il ne connaissait pas, et Léon XIII a exalté le thomisme pour essayer de dissimuler son jésuitisme et son molinisme. Les dominicains, les franciscains, les bénédictins sont devenus à la mode dans le jeune clergé, qui s'est mis à prêcher à la Lacordaire, c'est-à-dire en prenant les défauts de Lacordaire, comme il s'est appliqué à défendre les idées du premier Lamennais. Lamennais, dans sa première période, a voulu abaisser les évêques pour exalter le pape; et dans sa seconde, il a voulu détruire le pape et le papisme pour restaurer le christianisme humanitaire ou universel. Les ultramontains, même ceux qui déclament contre le prêtre breton « orgueilleux et révolté », ne sont, qu'ils le veuillent ou non, que « la queue » du premier Lamennais, selon le mot des gallicans de 1845. Ne vaudrait-il pas mieux être avec la tête du second?

Tels ont été les fâcheux effets du romantisme en théologie. Quant à la science, elle a exercé une influence bienfaisante, là du moins où elle a été admise. Tout d'abord, Rome, fidèle à ses traditions obscurantistes ou de fausse science, a condamné le mouvement scientifique du XIX^e siècle, mouvement qu'elle a confondu avec le matérialisme, le positivisme, la critique rationaliste et la libre-pensée négative. Presque tous les théologiens qui ont ouvert leur théologie à la science, ont été,

en effet, condamnés par l'Index, et cela dans tous les pays. En *Allemagne*, Hirscher en 1823 et 1849, Hermès en 1835, Günther en 1857, Knoodt, Baltzer, Huber, Braun en 1859, Carrrière et Frohschammer dès 1854, Oischinger en 1859, Lasaulx en 61, Pichler en 65, etc. En *France*, c'est une hécatombe. Je laisse de côté les simples laïques, philosophes, savants, historiens, comme Montlosier en 1826 et 1834, Quinet en 35, Michelet en 40, Dupin en 45, Huet en 55, Bordas-Demoulin en 56, Cousin en 44, Sainte-Beuve pour son *Port-Royal* en 45, Vacherot en 50, Bouillet pour ses *Dictionnaires* en 52, Larousse en 73, A. Comte en 64, Callet en 62, Pezzani en 65, Arthur Mangin et Louis Figuier en 73, Lanfrey pour son *Histoire politique des papes* en 75, même l'excellente M^{me} Gréville en 82, etc. Je ne veux citer que quelques ecclésiastiques. Sans remonter jusqu'à Daunou, qui fut condamné en 1819, ni à l'évêque Grégoire qui le fut en 1827 et 1828, rappelons Lamennais de 32 à 46, l'abbé Nicod et le chanoine Lequeux en 51, l'abbé Laborde en 50 et 52, Bailly en 52, Guettée en 52 et 55, Prompsault en 55, Bautain en 61, Michon de 60 à 66, l'abbé Godard en 62, le chanoine Bertrand en 64, l'abbé Testory en 65, l'abbé Migorel en 75, Mgr Chaillot en 82, etc. En *Belgique*, de Potter en 1824, Fr. Laurent en 52 et 56, Ubaghs en 66, Tiberghien en 80, etc. En *Italie*, Rosmini en 49, Gioberti en 52, Prota Giurleo en 62, le P. Curci de 78 à 84, le chanoine Audisio en 77, Campello et Savarese en 84, sans parler de Vera en 76, de Mamiani en 81, etc. Pour ne pas rendre cette énumération fastidieuse, je laisse de côté l'*Espagne*, le *Portugal* et l'*Angleterre*.

Il va de soi que les anciens-catholiques ont tous, ou à peu près, l'honneur de figurer dans le fameux *Index*. Il faut vraiment, pour se faire une idée de l'impudence avec laquelle les plus ignorants des cardinaux osent juger des ouvrages qu'ils ne sauraient comprendre, et condamner des savants dont ils ne seraient pas dignes d'allumer le bougeoir, il faut vraiment, dis-je, étudier le superbe ouvrage de notre Reusch: *Der Index der verbotenen Bücher*¹⁾. C'est la démonstration péremptoire, par des faits irrécusables, que Rome ne cherche pas la science, mais seulement ce qui rentre dans son système d'idées préconçues et arrêtées par son intérêt et son ambition.

¹⁾ Bonn, Max Cohen, 2 Bände in-8°, 1883 et 1885.

Ce n'est qu'après le concile du Vatican et en présence de l'appel des anciens-catholiques à la science exégétique, à la science historique, à la science dogmatique, que Léon XIII commença à tolérer une certaine théologie scientifique, qui pût, dans son espoir, contrebalancer celle des Döellinger, des Reusch, des Langen, des Reinkens, des Friedrich, des Michelis, des Herzog, des Weber, etc. C'est en 1877 seulement que l'abbé Duchesne publia son *Etude sur le Liber Pontificalis* et son *Mémoire sur une mission au Mont Athos*. Son *Etude sur la liturgie latine avant Charlemagne* n'est que de 1889. Son école, dite école critique, en opposition à l'école dite traditionniste, compte quelques hommes de valeur, auxquels je me fais un plaisir de rendre justice; mais nul n'ignore que Rome ne donne à ces travailleurs qu'une liberté limitée, et qu'aussitôt que l'un d'entre eux dépasse cette limite, fût-il l'abbé d'Hulst ou l'abbé Loisy, il est vite rappelé à l'ordre, c'est-à-dire au silence ou au mensonge: c'est tout le choix qu'on lui donne¹⁾.

La science a été plus efficace sur la théologie protestante française. On en a vu les heureux effets dans les publications luthériennes et calvinistes, notamment dans les études publiées par la *Revue chrétienne* de Paris, par la *Revue de théologie* de Montauban, par la *Revue de philosophie et de théologie* de Lausanne, etc.

Bref, l'appel à la science est si général et si puissant que, malgré les anathèmes de Rome, il n'y a plus aujourd'hui d'autre théologie qui compte que la *théologie scientifique*, celle à laquelle les anciens-catholiques n'ont cessé de se dévouer, celle que nous avons constamment défendue dans cette *Revue*, et qui, nous l'espérons, réussira à imposer partout, dans tous les cercles théologiques, des méthodes toujours plus sévères et plus exactes.

De ces deux courants romantique et scientifique, celui-ci corrigeançant celui-là et tous deux se complétant mutuellement, s'est dégagé finalement un certain idéal, qui consiste à rendre hommage avant tout à ce qui est rationnel et scientifique. Nul, en effet, ne saurait, de nos jours, violer impunément cet idéal. L'idéal dit mystique n'a lui-même plus de prise sur les esprits de quelque portée, dès qu'il est contraire à la raison et à la

¹⁾ Voir la *Revue*, janvier 1902, p. 147-154.

science. C'est maintenant la raison seule qui doit avoir raison, et la science seule qui peut donner le droit d'enseigner. Tout diplôme provenant d'une autre origine, est actuellement nul dans le monde de la pensée. Telle est l'immense conquête réalisée par l'esprit humain, au XIX^e siècle, contre l'obscurantisme et le pseudo-mysticisme. De là la nécessité, pour la *théologie* qui veut avoir sa place dans le monde de la pensée, d'être réellement scientifique; et pour la *religion* qui veut être admise dans le même monde, d'être rationnelle, bienfaisante et fraternelle. De là, également, pour l'*Eglise*, la nécessité de respecter les droits des consciences, de rendre aux fidèles l'activité ecclésiastique qu'ils exerçaient dans le christianisme primitif, d'être par conséquent démocratique dans le grand sens de ce mot si chrétien. C'est donc la résurrection du laïcisme religieux qu'il s'agit d'opérer, non certes contre le véritable épiscopat, démocratique lui aussi (là où les évêques sont élus par les paroisses), mais pour aider les évêques dans leur pastorale et leur administration. Cette restauration des droits religieux et ecclésiastiques des simples fidèles, et aussi des simples prêtres que les évêques romanistes ont trop amoindris, a été tentée en France par Tabaraud, les frères Allignol et plusieurs laïques, notamment de 1830 à 1850. Sous un certain rapport, elle n'a que trop réussi, puisque c'est elle qui a permis à Louis Veuillot de « fabriquer son dogme » de l'infâbilité du pape et de mener les évêques à la baguette en les terrorisant. Mais ce n'est pas là le vrai laïcisme catholique, qui doit être soumis, lui aussi, non moins que les évêques, au critérium catholique, à la vraie foi et à la vraie science. Tel a été un des buts de la réforme ancienne-catholique, et qui-conque fréquente nos synodes sera convaincu, croyons nous, que le but est atteint.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que l'esprit du XVIII^e siècle a été corrigé et amélioré par celui du XIX^e. Le XVIII^e siècle avait légué, en effet, au XIX^e, l'*Encyclopédie* et avec elle une foi absolue dans la raison raisonnante et dans l'infâbilité de la science. Or l'*Encyclopédie* a été dépassée et corrigée; la raison raisonnante a été abandonnée à cause de sa sécheresse, de ses vides, de ses fausses abstractions; la science, tout en faisant des merveilles dans l'ordre matériel, a montré et montre encore son impuissance dans l'ordre moral. Il est donc vrai

que l'esprit du XVIII^e siècle, ainsi résumé, n'a pas persisté au XIX^e, sauf dans quelques écrivains restés en infime minorité. La critique étroite du XVIII^e siècle a été complètement remplacée; nous critiquons moins arbitrairement, nous raisonnons moins abstrairement, nous voyons mieux les puissances et les impuissances de la science; dans cet état de choses, la nécessité et le rôle de la religion bien comprise nous apparaissent plus exactement: nous lui reconnaissions sa raison d'être et ses droits, de par la nature humaine elle-même. Il y a donc eu, sous ce rapport, progrès.

III.

Précisons davantage encore les points qui viennent d'être touchés d'une manière trop générale, et d'abord, ce qu'a été la théologie catholique-romaine.

C'est un fait que la théologie dite gallicane a été vaincue par la théologie vaticanesque. C'est là l'événement capital de la théologie au XIX^e siècle.

Le gallicanisme dégénéré de Bossuet était certainement trop faible pour pouvoir se maintenir éternellement; il reposait sur des principes entachés de trop d'illogicités et de trop d'erreurs pour n'être pas un jour réduit à l'impuissance¹⁾. Les La Luzerne, les Grégoire, les Frayssinous, les Feutrier, les Bouvier, les Emery, les Receveur, les Montlosier, les Bernier, etc., avaient sans doute une valeur personnelle; mais c'était leur système bâtard qui n'était pas viable. On pouvait espérer qu'avec des études plus approfondies et des caractères plus vigoureux on renoncerait à cette fausse situation pour revenir à la source, à la véritable constitution de l'Eglise, au véritable critérium catholique, qu'on connaissait encore, mais qu'on n'appliquait plus, et qu'alors la théologie gallicane, renouvelée dans une exégèse exacte et dans une dogmatique irréprochable, redeviendrait vraiment catholique comme elle l'était autrefois. Malheureusement les événements se précipitèrent, et ce rêve ne se réalisa pas. Le concile du Vatican, très habilement préparé par les jésuites, mené tambour battant par la bande veulotine, fut un véritable traquenard. Les Strossmayer furent

¹⁾ Voir la *Revue*, n° XX, 1897, p. 771-776: *Ni ultramontains, ni gallicans, ni protestants, mais catholiques.*

condamnés au silence malgré leur éloquence, les Darboy furent paralysés malgré leur prudence, les Dupanloup et les Maret perdirent courage et se soumirent, eux, les évêques, les juges! Ce fut une véritable abdication.

Je n'insiste pas sur les causes de ce guet-apens et de cette abdication, parce qu'elles ne sont pas d'ordre théologique: le coup monté par les ordres religieux, marionnettes entre les mains des congrégations romaines et du pape; la terreur exercée de longue date par les mises à l'index; les écrasements pratiqués par la presse papiste et jésuite contre les défenseurs des libertés de l'Eglise; la lâcheté du gouvernement qui, sous prétexte qu'il s'agissait de théologie, se déclarait incomptent et s'en lavait les mains, tous ces procédés n'avaient rien de doctrinal ni de scientifique, et aucun des arguments des Janus, des Guettée, des Gratry, des Maret, etc., contre l'infaillibilité papale, n'a été réfuté sérieusement. On a insulté leurs personnes, mais on a passé à côté de leurs thèses.

Ce qu'il faut signaler ici, ce sont les conséquences fatales et les conséquences heureuses de ce fait.

Les conséquences fatales furent: d'abord, chez les incrédules, une recrudescence d'incrédulité. « Voilà donc, s'écrieront-ils de toutes parts, comment on fabrique les dogmes! Nous avons vu la conception, la gestation et la naissance du nouveau-né; nous en connaissons les coulisses, les trucs et la « farce » (*ludibrium vaticanum*). Tous les dogmes se valent. Qui nous montrera que les anciens dogmes sont plus divins que celui-ci? Donc, la dogmatique chrétienne n'est qu'une invention humaine, disons le mot, une absurdité des théologiens, dissimulant un *instrumentum regni*.» Certes, l'objection n'est pas difficile à réfuter, mais encore faudrait-il que ceux qui la font eussent la patience de faire l'étude comparative nécessaire entre la prétendue définition de 1870 et les définitions des sept conciles œcuméniques de l'ancienne Eglise indissociable. Quant aux conciles papistes du IX^e au XVI^e siècle, ils ne valent pas mieux que celui du Vatican, et nous les abandonnons sans difficulté.

Ensuite, des conséquences plus fatales encore se produisirent dans l'Eglise romaine elle-même: 1^o affaiblissement général de la théologie: car, pour soutenir comme vérité divine cette infaillibilité d'un homme, il a fallu mentir sur toute la

ligne, mentir en exégèse, mentir en patrologie, mentir en histoire, fausser le critérium et la constitution de l'Eglise, etc. — 2^o Décadence toute particulière de l'apologétique, qui n'a plus consisté qu'en un sentimentalisme creux, où la nécessité de la soumission aveugle est tout: « Si je suis dans l'erreur, ô mon Dieu, c'est vous-même qui m'y avez induit par votre vicaire et par votre Eglise; dès lors je n'ai rien à me reprocher et ma conscience est en paix! » C'est le dernier mot de l'apologétique romaine. — 3^o Accroissement de la superstition. Là où le vrai dogme est devenu impossible, il n'y a plus de place, en effet, que pour la superstition. De là une recrudescence de mariolâtrie, de culte du sacré-cœur, de dévotion aux miracles de la transsubstantiation (exposition et adoration nocturnes); recrudescence du culte des saints: nouvelles canonisations (et quelles canonisations! Un Benoît Labre sordide, un Josaphat Kauczewicz, massacreur d'hérétiques, etc.), nouvelle puissance de saint Joseph (dont l'immaculée-conception est en préparation), nouveaux priviléges de saint Antoine de Padoue, etc.; recrudescence des indulgences; recrudescence de monachisme, de pseudo-mysticisme, de visions, d'apparitions, de culte de La Salette, de Lourdes, etc. A Lourdes, comme à Fourvières et comme dans tous les pèlerinages, la théologie et la piété ne consistent plus qu'à acheter ou à vendre des images, des statuettes, des médailles, des chapelets, des scapulaires, etc.

Cette immense faute du 18 juillet 1870 a cependant eu un heureux résultat. Je ne parle pas, bien entendu, du résultat pronostiqué par A. Comte, lorsqu'il a dit que l'inaffabilité du pape serait une définition logique et même bienfaisante, en ce sens qu'en restreignant l'inspiration divine à un seul, elle affranchirait d'autant le reste de l'humanité des préoccupations théologiques! La prétendue définition de l'inaffabilité du pape n'a nullement mis fin aux préoccupations théologiques chez les hommes qui pensent; mais, effectivement, elle a mis fin, comme je viens de le montrer, à la théologie sérieuse et scientifique dans l'Eglise romaine. L'heureux résultat dont je veux parler consiste en ce que la pseudo-définition du 18 juillet 1870, comme un éclair qui fend la nue et qui met le ciel à découvert, a déchiré le voile derrière lequel se cachait le papisme, et fait tomber les écailles des yeux de tous les

anciens-catholiques qui croyaient pouvoir associer la papauté romaine et le catholicisme vrai. Ce jour-là, ils ont vu, enfin, cette impossibilité; et voulant rester catholiques, ils ont répudié cette papauté schismatique, hérétique, antichrétienne. Ils se sont mis à l'étude pour voir s'ils ne se trompaient pas; la véritable exégèse, la véritable patristique, la véritable histoire leur ont donné raison. Ils ont alors entrepris l'œuvre, déjà tant de fois tentée, mais cette fois dans des conditions toutes nouvelles, de la réforme catholique: réforme qui est à la fois une réforme disciplinaire et une réforme théologique. Je n'ai point à faire ici l'histoire de cette double réforme, qui heureusement tous les jours s'étend, se consolide et attire de nouveaux adhérents. Depuis 1896, un nombre considérable de prêtres français sont sortis de Rome sous la direction de M. Bourrier. Depuis 1900, le « Los von Rom », en Autriche, retentit de plus en plus d'une frontière à l'autre. Qui pourrait prévoir aujourd'hui la fin de ce mouvement de réforme, surtout si, comme nous l'espérons bien, l'union entre les anciens-catholiques d'Occident et les anciens-catholiques (ou orthodoxes) d'Orient se réalise prochainement? C'est le cas de répéter le mot connu et mystérieux: « L'avenir est à Dieu! »

En attendant, cet heureux résultat en a déjà produit un second dans le sein même de l'Eglise romaine. J'ai déjà signalé, en effet, la petite phalange de théologiens sérieux et d'écrivains laborieux, qui, tout en laissant encore à part, très soigneusement, les fameux dogmes romains « intangibles » (« sacrés ils sont, car personne n'y touche»), ne craignent pas cependant d'y pratiquer de bonnes trouées dans la critique historique, de sabrer, non moins que Launoy, les légendes du breviaire romain, de dire leur fait à dom Guéranger et à ses pauvres *Institutions liturgiques*, etc., etc. Je ne saurais croire que ce soit là le dernier mot de cette école critique; je crois même que, logiquement et l'amour de la vérité aidant, elle ira beaucoup plus loin, si le pape « infaillible » la laisse faire. Hélas! ce *si* n'est-il pas une chimère? Comment le pape pourrait-il se laisser occire?

Il ne faut pas se faire illusion: la victoire du Vatican, du 18 juillet 1870, a été la consécration de l'union du papisme et du jésuitisme, en d'autres termes, l'identification de l'Eglise romaine et de l'ultramontanisme jésuitique. Avant le nouveau

dogme, les deux institutions étaient distinctes et pouvaient même être hostiles l'une à l'autre (elles l'ont été en plusieurs cas, selon leurs intérêts réciproques); depuis, elles sont une seule et même chose, puisque la doctrine jésuitique de l'infalibilité papale est maintenant un dogme, c'est-à-dire une chose essentielle, un élément divin, de l'Eglise romaine. Est-ce un mariage *in extremis*? L'avenir encore le dira. Quand on connaît tout le poison qui est caché dans la morale jésuitique et dans l'histoire de ladite Compagnie, on doute que la malheureuse Eglise romaine ait encore assez de force vraie pour y résister.

En présence de ces faits, il s'est cependant trouvé des écrivains romanistes pour écrire les deux ouvrages intitulés: *Un siècle, mouvement du monde de 1800 à 1900*, et *Un siècle de l'Eglise de France, 1800-1900*. Dans le premier, dû à l'initiative de M. Péchenard, on raisonne ainsi: Pasteur et beaucoup d'autres savants ont été catholiques, donc le catholicisme romain est la science même! Dans le second, dû à M. Baudnard, toutes les superstitions papistes et tout le monachisme dont je viens de parler sont représentés comme les plus belles victoires que Rome ait jamais remportées. On se glorifie du concordat de 1801, qui aurait été, dit-on, le relèvement de l'Eglise, et cela, au moment où ce concordat va probablement disparaître! On met sa force dans les congrégations, à l'heure où un grand nombre doivent quitter la France! On anathématisé le gallicanisme, le jansénisme et le protestantisme, «ces trois nuits de gelée qui ont passé sur la piété chrétienne», et cela, quand l'Eglise de Léon XIII, le grand diplomate dont toute la théologie consiste en politique maladroite, subit les plus manifestes échecs, même en Italie, en Espagne, en Portugal, en Belgique, etc.! Ce lyrisme de MM. Péchenard et Baudnard est une preuve de plus de la perspicacité et de la sûreté de critique dont sont doués les grands docteurs papistes de France, depuis le lever de soleil du 18 juillet 1870! Ces deux apologistes des triomphes de la papauté actuelle ne rappellent-ils pas ces apologistes du pouvoir temporel du pape, qui le proclamaient de droit divin et par conséquent nécessaire et éternel, la veille même du jour où il s'effondra comme une ruine très humaine de l'ancien régime?

Je ne voudrais pas que Rome m'accusât d'avoir l'ironie

cruelle, et je me tais. Mais qu'elle veuille bien lire la page suivante, empruntée au *Chrétien français* du 5 janvier 1901. Elle verra si je suis seul de mon avis.

« Ceux qui ont suivi la marche en avant (nous dirions plutôt en arrière) du Romanisme depuis un demi-siècle, de l'avènement de Pie IX (1846) jusqu'en 1897, ont été témoins des envahissements successifs de ce mysticisme propagé par les moines de toute nuance. On s'appliquait à faire reculer le romanisme vers le moyen âge, en lui empruntant non ce qu'il eut de grand, mais tout ce qu'il eut de petitesse et de superstition.

» Dès le début du règne de Pie IX, l'homme lige des Jésuites, apparurent les symptômes de la transformation qu'ils voulaient faire subir à la piété catholique. Ils lancèrent en avant, comme ballon d'essai, la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, absurdité contre laquelle Bernard de Clairvaux s'était indigné au XII^e siècle, que les Dominicains du XIII^e avait repoussée, que l'on n'avait pas osé proposer au concile de Trente au XVI^e, et qui semblait abandonnée depuis la Réformation. Le 8 décembre 1854, en présence de plus de 400 évêques, le triomphe de l'absurde était consommé, et Pie IX, du haut du baldaquin de Saint-Pierre, déclarait dogme de foi ce que l'esprit ne pouvait admettre, ce que la piété des siècles précédents avait repoussé.

» L'affaire avait si bien réussi que l'on ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. Puisque le dogme de nouvelle invention avait été acclamé par la bigoterie inconsciente et par un clergé ignorant de la vieille théologie et de l'Ecriture inspirée de la Bible, les Jésuites pouvaient aller de l'avant etachever le chef-d'œuvre par eux rêvé. Ils ne s'arrêtèrent pas un moment. A peine les lampions de l'Immaculée-Conception étaient-ils éteints, qu'ils poussaient Pie IX à affirmer les plus étranges doctrines de politique religieuse et sociale dans le fameux Syllabus de 1864. Ils y déclaraient la guerre à tous les progrès sociaux, à la liberté de conscience, à la manifestation de la pensée libre, à la Bible elle-même et aux sociétés qui répandent l'Evangile dans le monde. L'Eglise romaine, par ce factum indigeste et contraire au bon sens, reculait en arrière jusqu'au temps des Grégoire VII, des Innocent III et des Boniface VIII. Rome entrait en insurrection contre l'humanité; les

Jésuites affirmaient la prétention de la réduire entre les mains du Pape à la passivité du fameux *Perinde ac cadaver*. Il n'y avait plus qu'un pas à faire, et il fut vite franchi; le 18 juillet 1870, Rome rompait définitivement avec la saine raison en décrétant le dogme extravagant de l'*Infâbilité personnelle du Pontife romain in rebus fidei et morum* (dans les choses de la foi et des mœurs).

» L'édifice était complet, quant au dogme: les ornements qui devaient le revêtir étaient déjà à pied d'œuvre, prêts à être mis en place. Après avoir insulté à la raison, il n'y avait plus qu'à froisser le sens moral et religieux. On n'y manqua pas. Les Jésuites ou autres moines ont toujours recherché les dévotions que nous appellerions de bas étage; les oripeaux de la superstition leur ont toujours semblé nécessaires pour agir sur les masses ignorantes que personne n'instruit et qu'on illusionne aisément par les fantasmagories soi-disant religieuses.

» En 1846, on inventa la Salette et sa madone, au costume ridicule, qui annonce la *pourriture des pommes de terre* à de petits bergers de Corps en Dauphiné; en 1857 apparaît au bord du Gave la madone de Lourdes; puis c'est Marguerite-Marie Alacoque, à Paray-le-Monial, et le culte du viscère cardiaque (textuel) de Jésus; puis encore le Patronage de Saint-Joseph, et enfin, brochant sur le tout, l'exploitation du Miracle à Lourdes, à Corps, à Paray-le-Monial et jusqu'au fond de l'Ardèche à La Louvrée, au tombeau du jésuite Jean-François Régis. Ajoutons à tous ces marchés ouverts, les dévotions mystiques, les ejaculations amoureuse au Sacré-Cœur, les scapulaires de toutes couleurs, les rosaires de Marie, de Joseph et la béatification du paresseux et pouilleux Benoît-Joseph Labre. J'en oublie sans doute, mais cette énumération suffit, pour démontrer à quel point le Jésuitisme et le Monachisme ont amené la piété soi-disant chrétienne au sein du Romanisme. Tous les moyens de publicité et de propagande sont employés à la fois: journalisme, pèlerinages, ventes de médailles de tout métal et de tout format, sermons spéciaux, brochures menaçantes ou mielleuses, tout sert à cet avilissement de la croyance religieuse. Saint Antoine de Padoue tient pour le moment le record de la piété! Il fait retrouver les objets perdus (c'est sa vieille mission), procure succès aux examens littéraires ou scientifiques, dirige la pensée des chefs pour l'avancement de ses

clients, etc. C'est le saint à la mode: pourvu qu'on le prie bien, il exauce toujours qui lui apporte une miche de pain. Les Frères de l'Assomption sont les grands faiseurs et la *Croix* est leur organe distingué, d'une exquise politesse envers quiconque contredit à leurs stupides et rusées momerries. »

IV.

Après les considérations qui précédent, nous sommes à même, je crois, de répondre à la question suivante: Quel a été le rôle théologique de la France au XIX^e siècle?

Ecartons d'abord le gouvernement, qui n'a jamais voulu jouer un rôle théologique proprement dit. Disons toutefois qu'il a joué un rôle politico-ecclésiastique déplorable, en ce sens que, loin d'enrayer les faux principes et les empiétements de Rome (ce qu'il aurait dû faire s'il eût eu souci de rester fidèle aux traditions et aux aspirations de la nation française), il les a favorisés, soit indirectement par sa faiblesse et son indifférence, soit même directement par une fausse politique. Faible a été Napoléon I^{er}: qu'avait-il besoin d'un concordat? Il a reconnu plus tard, du reste, que ce concordat avait été la grande faute de son règne. Il s'est mis en colère contre le pape, comme si la colère remédiait à quoi que ce soit; ce qu'il fallait, ce n'était pas de l'emportement contre un homme, mais une action intelligente et énergique contre l'institution même de la papauté. Faible a été la Restauration. Faible, le gouvernement de Louis-Philippe, malgré ses beaux discours, monnaie habituelle avec laquelle on remplace l'action en France. Faible, la République de 1848. Très faible, l'empire de Napoléon III. Plus faible encore, la III^e République des Thiers, des Jules Simon, des Freycinet, des Spuller et même des Waldeck-Rousseau, dont les demi-mesures ne sont que des onguents là où il faudrait le bistouri du chirurgien sauveur.

Précisons. Le gouvernement français, en s'obstinant à maintenir le concordat de 1801, sous prétexte d'éviter la guerre avec le clergé, a été, de fait, maladroit, puisqu'il n'a pas su éviter cette guerre. Le gouvernement n'a su faire respecter ni le concordat, ni les articles organiques; les évêques les ont violés à leur gré. Il n'a pas su user de ses Facultés de théologie, qui auraient dû être pour lui des instruments de propagande, en faveur d'une saine théologie, du respect des tradi-

tions de l'Eglise nationale, du respect des droits de l'Etat, etc. Il n'a pas su inspecter les séminaires, grands et petits, comme il aurait dû le faire, pour y fortifier les études et pour préparer au pays un clergé instruit et vraiment patriote. Il a poussé l'inintelligence de la situation jusqu'à supprimer les Facultés de théologie catholique, sous prétexte qu'elles étaient en pleine décadence. N'aurait-il pas dû, au contraire, les fortifier en mettant à leur tête des hommes de science? et, s'il n'en avait pas, ne pouvait-il pas en former? Ce devoir était d'autant plus impérieux que l'enseignement de la théologie était, dans les grands séminaires, d'une faiblesse extrême: insuffisance des maîtres et des manuels, fermeture des bibliothèques, impossibilité de consulter les sources de l'histoire et les œuvres des Pères, de contrôler les textes, de vérifier les faits, absence complète de toute critique sérieuse, etc. En outre, le gouvernement s'est croisé les bras en face des intrigues du concile du Vatican, et il n'a pas su défendre les évêques et les curés qui eussent été pour lui des appuis. Il n'a su lancer que quelques déclarations d'appels comme d'abus, dont riaient les évêques mêmes qui en étaient l'objet¹⁾. Il s'est contenté, contre les curés rebelles, de quelques suppressions de traitements, suppressions qu'il savait parfaitement inefficaces. Contre ces mêmes curés, il n'a jamais soutenu les communes, dont il aurait dû, au contraire, protéger les droits et les libertés. La plupart du temps, il a nommé aux évêchés vacants des créatures de Rome, secrètement patronnées par les jésuites et les jésuitesses. Jamais il n'a su ni utiliser contre l'ultramontanisme les trésors qu'il possède dans ses archives diplomatiques et ailleurs, ni favoriser les publications libérales et anticléricales qui eussent éclairé le peuple et assaini le pays.

On comprend aisément quelle théologie les jésuites et leur

¹⁾ Tous les journaux français parlent sur ce point comme le correspondant parisien du *Journal de Genève*. « L'Etat, a-t-il dit (n° du 21 août 1896), en brandissant cette arme *rouillée*, trouvée dans l'arsenal de la vieille monarchie, qu'on appelle la poursuite comme d'abus, n'est pas très loin d'apprêter à rire, même à ses adversaires. Que si, dans les articles organiques, il y a telle stipulation nettement contraire à la liberté comme à la publicité du culte garanties par l'art. 1^{er} du concordat, que le Saint-Siège en demande la révision. Que l'on trouve n'importe quelle solution, mais qu'on en trouve une. La situation actuelle est *absurde, presque ridicule*, et loin de présager la pacification religieuse, elle n'est qu'une arme de plus aux mains des adversaires de tout culte reconnu. Le plus sûr moyen de mener à la dénonciation du concordat est de le garder et de l'entendre *tel quel*. »

parti ont su développer dans un tel milieu. Pour en avoir une idée exacte, distinguons le rôle et l'attitude des laïques, le rôle et l'attitude du clergé.

Parmi les laïques, les uns (et ce furent les plus nombreux) se montrèrent parfaitement indifférents. Leur unique théologie a été l'indifférence en matière de religion, avec son cortège de sophismes dans le but de faire passer la lâcheté pour la sagesse, et l'absence de religion positive pour la pensée libre. Hélas ! ce n'était pas la pensée libre, c'était la libre-pensée. Cette thèse libre-penseuse a tenu une place considérable dans la presse antichrétienne.

Il faut remarquer que ces laïques, en s'abstenant de toute action dans l'Eglise, ont cédé leur place, soit au clergé, qui s'est fortifié de cette défection, soit aux laïques remuants, qui, n'étant plus arrêtés par personne, sont devenus facilement fanatiques et superstitieux, au point de forcer souvent le clergé modéré à sortir de sa modération, à déployer plus de zèle dans la voie erronée qu'ils parcourraient, eux, au pas de course. Cette seconde catégorie de laïques, plus fanatiques que simples dilettantes, faisaient de la théologie sans en connaître les premiers éléments, ou faussaient le peu qu'ils en savaient. C'est ce gâchis d'idées qui a rempli les journaux papistes, même les plus grands (j'entends les plus volumineux), comme *l'Univers* et *le Monde*, à ce point que les journaux religieux modérés ont dû finir, comme *l'Ami de la religion*, par emboîter le pas aux précédents ou disparaître. La postérité, si tant est qu'elle s'en occupe, jugera un jour les sentences jaculatoires des Veuillot, des Dulac, des Coquille, des Gautier, des Aubineau, des Chantrel, etc., comme nous jugeons aujourd'hui les « sentences » de Pierre Lombard, les « décisions » puériles des scotistes et des thomistes, la science physico-chimique et philosophique d'Albert dit le Grand, les élucubrations théologiques des Raymond Lulle, des Jean de Chaleur, des Denis Soulechat, des Pierre d'Auvergne, etc.

Ces ultramontains fanatiques, quelquefois très lettrés de forme, comme Veuillot, mais prodigieusement ignorants quant aux éléments mêmes de la théologie, sont devenus tellement compromettants pour la religion en général et pour le catholicisme en particulier, qu'une école catholique libérale s'est fondée pour répliquer à leurs « engueulements » par une litté-

rature respectueuse, à leurs sophismes par des essais de théologie convenable. Telle a été l'école catholique-libérale du *Correspondant*, représentée par d'anciens ultramontains désillusionnés, qui, rompant avec leur première manière et voyant enfin où leur ultramontanisme de jeunesse les entraînait, sont revenus à des idées moins erronées, à un libéralisme à l'eau de rose, qui consistait à remplacer la science par l'habileté, habileté qui se bornait, du reste, à chercher le moyen de s'asseoir entre deux chaises, entre la chaise gallicane qu'ils ne voulaient pas et la chaise ultramontaine qu'ils ne voulaient plus. Ce moyen, ils le trouvèrent jusqu'au concile du Vatican; mais ce concile rapprocha tellement les deux chaises qu'il n'y eut plus moyen de s'asseoir entre elles. La chaise gallicane fut même escamotée et la chaise ultramontaine seule fut permise.

Les de Falloux, les de Broglie, les Augustin Cochin ayant ainsi disparu, d'autres libéraux reprisent l'épée, une épée libérale plus acérée, et ne craignirent pas de faire assaut contre le cléricalisme ultramontain. « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » Ce cri de guerre, que Gambetta n'inventa pas, mais qu'il rendit célèbre, irrita naturellement les cléricaux, qui répliquèrent par un autre cri: « Le libéralisme, voilà l'ennemi! » Les trente dernières années du XIX^e siècle se passèrent à répercuter ce double écho. La France en fut très divisée et très affaiblie politiquement, religieusement et théologiquement. La théologie moribonde du *Correspondant* s'exhala en des thèses d'agonie. On fonda, pour y suppléer, des Revues nouvelles: *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, *Revue du clergé français*, etc., qui essayèrent de rendre un peu de vie à la théologie libérale, mais qui lâchent pied à la première menace du jésuitisme. Ce sont toujours les *Etudes religieuses* des jésuites, qui, avec les très anciennes *Annales de philosophie chrétienne* et quelques autres, mènent la danse romaine.

Dans cet état de choses, de nombreux prêtres, fatigués de cette lutte stérile et peu idéale, sont sortis de l'Eglise romaine, quelques-uns même de l'Eglise catholique, et se sont adonnés à une théologie semi-protestante, semi-catholique, semi-rationaliste, qui ne saurait longtemps vivre dans cette confusion. Certaines paroisses, d'autre part, se sont faites nettement protestantes.

Telles ont été les fautes des catholiques laïques et leurs résultats: les uns par leur indifférentisme religieux, les autres par leur fanatisme religieux, tous à peu près par leur connaissance insuffisante des questions religieuses, ont provoqué entre le cléricalisme et le libéralisme un conflit, qui ne pourra finir que par la mort de l'un des combattants. En attendant cette mort, c'est la France, l'Eglise, la religion et la saine théologie qui en souffrent.

Quant au clergé, son rôle a été plus désastreux encore:

1^o Il a manqué de respect à son passé, à sa vieille Eglise, à ses ancêtres religieux, à ses saintes traditions. Lorsque Guizot a dit que l'Eglise catholique est une école de respect, ou bien il n'a pas voulu parler de l'Eglise ultramontaine, ou bien il ne la connaissait pas. En tout cas, la rupture du clergé ultramontain avec le passé et avec la théologie catholique d'autrefois est officiellement consommée; il vogue en pleine théologie néo-catholique.

2^o Il a faussé le principe d'autorité dans l'Eglise, en le plaçant non plus dans l'Eglise même (suivant cette parole du Christ: *Dic Ecclesiae*), mais dans le pape, et en osant déclarer ce pape infaillible, source de la juridiction, règle de la foi, etc. C'est l'anéantissement du catholicisme dans l'Eglise romaine. Le clergé a poussé l'ignorance de la théologie jusqu'à commettre cette confusion incroyable et impardonnable.

3^o Il a abjuré les droits du sacerdoce, en laissant immoler les prêtres théologiens par les évêques, par les jésuites et par Rome, en acceptant les prétendues décisions de l'Index, en acceptant surtout la position fausse et antithéologique que les évêques «grands seigneurs» ont faite aux simples prêtres. Le congrès de Bourges, en 1900, a essayé, il est vrai, de réparer cette faute; mais c'est encore une question de savoir si ce congrès n'est qu'un commencement, ou s'il n'est pas déjà une fin.

4^o Le clergé a laissé fausser par les Rohrbacher, par les Bouix, par les André, par les Guéranger et autres, le grand principe de la tradition catholique, qui était la base de son Eglise; il a méconnu et abandonné dans la pratique le critérium catholique, qui était la clef de son orthodoxie. La peur des condamnations de l'Index, le désir de plaire à Rome, d'en obtenir un titre ou une faveur, la soif de l'épiscopat et des bas

violets, surtout des bas rouges, l'a poussé dans cette lâcheté et dans cette trahison.

5º Il a laissé fausser la notion du surnaturel en l'identifiant avec la notion du miracle, et en multipliant les miracles à foison, croyant par là glorifier et répandre le surnaturel même. Hélas ! il n'a guère répandu que l'incrédulité.

6º En même temps qu'il a provoqué une recrudescence d'incrédulité et même d'athéisme, il a provoqué une recrudescence extraordinaire de superstition par ses faux miracles, ses fausses apparitions, ses fausses médailles miraculeuses, ses fausses légendes, ses fausses indulgences, ses fausses dévotions, etc.

7º Il a considérablement ébranlé la foi chrétienne et affaibli la théologie chrétienne, en reléguant au second plan la médiation du Christ, en mettant de fait, dans la pratique, celle de Marie au premier, en multipliant outre mesure les fêtes des saints, et en donnant au culte des saints une portée nouvelle et excessive. Il a, du reste, effacé aussi la médiation du Christ par celle du pape, qui est maintenant la source des dogmes, et par celle du prêtre, qui est maintenant le remettre des péchés et le transsubstantiateur de l'eucharistie.

8º De même qu'il a laissé transformer l'Eglise catholique en Eglise romaine, ou plutôt en papauté militante (qu'il appelle *Ecclesia militans*), ainsi a-t-il laissé transformer la théologie scientifique en théologie de combat, remplaçant la clarté par l'agression, la démonstration par l'injure, l'esprit de foi par l'esprit de parti, les thèses par les personnalités, les arguments par les anathèmes, les textes de l'Evangile et des Pères par les bulles des papes et par les « décisions » de la curie romaine.

9º Il a considérablement renchéri sur le concile de Trente et aggravé les erreurs de ce concile en acceptant les nouveaux dogmes de 1870, en se faisant le distributeur des nouvelles indulgences, en prêchant dans les confréries les prétenus miracles eucharistiques connexes à la transsubstantiation matérielle, etc.

10º Il a singulièrement abaissé les esprits, le sien avant tout, en consentant à placer l'idéal chrétien dans le scolasticisme du moyen âge, dans le monachisme corrompu de cette époque, dans une théologie enfantine qui reposait sur les théo-

ries de la matière première, des formes substantielles, des accidents absolus, ainsi que sur une fausse astronomie, sur une fausse philosophie, sur une ignorance complète des lois de la nature, sur une notion insensée du miracle, sur une conception puérile du monde, etc.

Il faut rendre hommage toutefois à quelques éditeurs, aux Migne, aux Vivès, aux Palmé, aux Mame, qui auraient pu rendre d'immenses services à la vérité et à la science théologique, mais qui, à côté d'excellentes publications, ont malheureusement édité aussi une quantité d'œuvres ridicules et malsaines, qui, avec les romans naturalistes, seront la honte du siècle.

V.

Après ce passif, analysons l'actif.

En premier lieu, il faut saluer l'apparition d'une nouvelle science théologique: la science des religions. Jusqu'ici il n'y avait que des descriptions de cultes, des recueils de traditions, des indications de croyances, tout cela décousu, pêle-mêle, sans aucune méthode scientifique. C'est l'Allemand Creuzer qui, de 1810 à 1812, a jeté les premières bases de cette science par sa *Symbolique et Mythologie des peuples de l'antiquité et surtout des Grecs*. Sans doute Dupuis avait déjà publié en 1795 son *Origine de tous les cultes*, mais la fantaisie y étouffait trop l'histoire pour qu'on pût y voir une œuvre scientifique. Vinrent ensuite Benjamin Constant avec *la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements* (1824-1830); Ottfried Müller, avec ses *Prologomènes d'une mythologie scientifique* (1825) et son *Histoire de la littérature grecque* (1841); Max Müller (école philologique), Taylor et Lang (école anthropologique), Tiele (école historique), avec leurs nombreux ouvrages; puis Albert Réville, etc. Sans doute, cette science est encore très imparfaite; cependant elle est déjà un titre de gloire théologico-scientifique pour le XIX^e siècle. Au XIX^e siècle, en effet, on a mieux compris, même dans l'Eglise romaine, que la théologie ne pouvait plus être une simple « harmonistique » ou concordance de la révélation surnaturelle d'après les vues plus ou moins « accommodatrices » de tels ou tels théologiens, mais qu'elle doit être, avant tout, une science de la religion et des

religions, science fondée sur l'histoire objectivement étudiée, sur la philosophie exacte et sur la psychologie réelle¹⁾.

Ensuite, il faut reconnaître comme un fait important, plus important pour l'avenir que pour le présent, l'établissement de la Réforme catholique, Réforme triple: 1^o en théologie; 2^o dans l'Eglise et la discipline; 3^o dans l'œuvre de l'union des Eglises.

Depuis 1870, les anciens-catholiques ont travaillé à la réforme catholique de la théologie par l'application du critérium catholique, c'est-à-dire par la distinction du dogme et des simples spéculations théologiques, dans toutes les questions discutées. Il suffit d'étudier nos livres, notre *Deutscher Merkur*, notre *Revue internationale de théologie*, notre *Katholik*, notre *Catholique national* et nos autres journaux, ainsi que nos cours de théologie à la Faculté catholique de Berne, et aux séminaires de Bonn et d'Amersfoort, pour constater que cette réforme est en bonne voie. Les résultats en sont déjà visibles, non seulement dans le jeune et laborieux clergé qui a été instruit et formé à Berne, à Bonn et à Amersfoort, mais encore dans les sorties de Rome en Autriche et en France, et dans les efforts de la jeune école critique (catholique-romaine) dont j'ai parlé plus haut, efforts pour contrebalancer autant que possible, tout au moins pour imiter le nouveau mouvement de théologie scientifique, et pour tâcher de donner confiance et satisfaction aux esprits sérieux de l'Eglise romaine.

Il faut remarquer cette position, toute nouvelle en Occident, de la théologie ancienne-catholique. Jusqu'ici Rome avait été attaquée, soit par les incrédules, parce qu'ils étaient hostiles au christianisme même, soit par les protestants, parce qu'ils étaient hostiles au catholicisme, tandis que les anciens-catholiques l'attaquent parce qu'ils sont à la fois chrétiens et catholiques. Dans le premier cas, Rome, loin d'être ébranlée, avait l'avantage d'être défendue par tous les chrétiens; dans le second, l'avantage d'être défendue par tous les catholiques. Dans le troisième, la situation est tout autre: Rome a l'inconvénient d'être attaquée et au nom du christianisme, et au nom du catholicisme, en sorte que, sur ce nouveau champ de ba-

¹⁾ Voir l'étude de M. J. Réville sur *la Situation actuelle de l'enseignement de l'histoire des religions* (dans les Actes du Congrès d'histoire des religions), Paris 1900, p. 165-181.

taille, elle n'est plus défendue que par les romanistes purs. Voilà pourquoi elle fait tant d'efforts pour identifier le romanisme avec le catholicisme et avec le christianisme, et pour faire croire aux chrétiens et aux catholiques que, s'ils veulent être chrétiens et catholiques, ils doivent aussi être romanistes. Elle n'y réussira pas: le masque romaniste est tombé, le visage papiste est à découvert, le jésuitisme est en pleine lumière; grâce au coup d'Etat du 18 juillet 1870, tous les voiles sont déchirés, et il est démontré, à quiconque veut regarder, que le vrai christianisme et le vrai catholicisme sont antipapistes. Ce n'est plus que par une vieille routine, qui finira certainement par disparaître, que l'on dit le «catholicisme» en parlant du romanisme et «l'Eglise» en parlant de l'Eglise romaine. Les anciens-catholiques ont donc trouvé le joint et le vrai défaut de la cuirasse; ils ont frappé au bon endroit. Aussi l'auguste «Idole du Vatican» les déteste-t-elle de sa haine la plus «sainte» et tout son parti les comble-t-il de ses injures les plus remarquables; les protestants ne sont plus que des «frères séparés», mais les anciens-catholiques sont de véritables loups dans le bercail, intrus, apostats, suppôts de Satan, etc. On voit la différence entre les deux théologies.

Cette réforme théologique est aussi une réforme ecclésiastique et disciplinaire. J'ai déjà exposé ses résultats¹⁾. Nous, anciens-catholiques, nous avons démontré qu'on peut et même qu'on doit être catholique sans le pape et contre le pape; que la papauté romaine actuelle est une institution anticatholique; que le véritable épiscopat chrétien doit être non pas au-dessus de l'Eglise, mais dans l'Eglise et uni à l'Eglise, laquelle est essentiellement une démocratie, en ce sens que, sous leur chef unique, J.-C., tous les membres de l'Eglise, simples fidèles et hiérarchistes, doivent exercer leurs droits et pratiquer leurs devoirs en commun. Nous avons démontré que les prêtres catholiques ont le droit de se marier et qu'ils peuvent le revendiquer suivant la discipline des Eglises particulières auxquelles ils appartiennent. Nous avons aboli le honteux trafic des messes, ainsi que tout casuel dans l'administration des sacrements. Nous avons supprimé l'impôt des chaises dans les églises et tout ce qui rappelle les vendeurs du temple. Tout en mainte-

¹⁾ Voir la *Revue*, n° 19, 1897, p. 506-521.

nant les cérémonies du culte catholique, nous en avons écarté les pompes mondaines, qui font dévier l'attention et la piété, et qui sentent plus le théâtre et le paganisme que le temple du vrai Dieu.

La question de l'union des Eglises chrétiennes, faussement et hypocritement posée par Rome (Rome poursuivant non l'union, mais sa propre domination sur les Eglises dites unies), a été rétablie par nous sur son véritable terrain. Il suffit, en effet, de lire les Actes de nos congrès internationaux de Cologne, Lucerne, Rotterdam et Vienne, les Rapports des conférences de Bonn, ceux des Commissions de Rotterdam et de St-Pétersbourg, les travaux de la *Revue* sur cette question, pour constater que plusieurs malentendus ou préjugés ont été dissipés, que les Eglises indépendantes de Rome se connaissent mieux qu'auparavant, et que bientôt, il faut l'espérer, tous les obstacles seront levés. Entre les anciens-catholiques et les orthodoxes d'Orient, toute difficulté dogmatique a disparu; les seules qui restent portent sur de simples spéculations théologiques et sur des divergences liturgiques; or, lorsqu'on aura bien compris *l'una fides, l'unus Christus, l'unum baptisma, l'in necessariis unitas, l'in dubiis libertas, l'in omnibus caritas*, le *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*, on verra clairement que les difficultés en question n'en sont pas. Ce n'est donc pas une affaire de principes, mais une simple affaire de temps, d'explications et de patience. Les anglicans, malheureusement trop absorbés par leurs divisions ecclésiastiques intérieures et par leurs guerres extérieures, semblent ne plus accorder à l'œuvre de la Réforme catholique, ni même à l'union des Eglises chrétiennes entreprise par cette réforme, la même attention qu'autrefois; cet état de choses, je n'ose dire cette disposition des esprits, a nui à la tractation des questions pendantes. Avec les protestants, les difficultés sont plus grandes, malgré les sympathies personnelles qui unissent beaucoup d'entre eux et beaucoup d'anciens-catholiques; ces difficultés viennent particulièrement des divisions dogmatiques ou principielles qui règnent entre les Eglises protestantes, et des formes liturgiques et ecclésiastiques des XVI^e et XVII^e siècles, que beaucoup de protestants veulent maintenir encore et imposer. Toute union ecclésiastique sur ce terrain et dans ces conditions semble impossible. Il faut laisser au temps, à l'ex-

périence, à l'histoire, et surtout à la grâce de Dieu, qui seule touche les cœurs, le soin d'ouvrir de nouveaux horizons et de créer des besoins nouveaux.

En troisième lieu, il faut porter à l'actif théologique et religieux du XIX^e siècle le travail d'un grand nombre d'esprits, travail de conscience qui les éloigne de plus en plus des erreurs romaines et les rapproche toujours davantage du vrai christianisme, si rationnel, si sage, si philosophique et en lui-même si moralisateur. Pour ne citer que quelques noms, rappelons les Lamennais, les Lacordaire, les Montalembert, les de Falloux, les Darboy, qui, tout d'abord ultramontains, sont devenus peu à peu libéraux et antiultramontains. Rappelons les Bordas-Demoulin, les Huet, les Guettée, les Laborde, les Prompsault, les Châtel, etc., qui sont allés plus loin sur le chemin de la vérité, en ce sens qu'ils n'ont pas craint de rompre avec Rome. Rappelons le mouvement ancien-catholique, qui, dans les pays de langue française et notamment en France, n'a pas remporté, il est vrai, les succès qu'il aurait pu remporter, et cela pour des causes que j'expliquerai un jour, causes surtout étrangères à ce mouvement et qui ne font que l'en-traver momentanément, mais ne sauraient le détruire. Rappelons les récentes sorties de Rome, qui se continuent encore en France, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Portugal, etc., et qui sont loin d'être un dernier mot. Cet enchaînement de faits ne saurait rester inaperçu dans l'histoire.

En quatrième lieu, il faut signaler un état d'âme qui implique plusieurs progrès moraux incontestables. Cet état d'âme consiste en ce que la société actuelle se révolte de plus en plus, même publiquement, contre certaines hypocrisies dont Rome bénéficiait jusqu'ici.

L'hypocrisie qui associe le vice à la religion était déjà odieux au XVII^e siècle, et Molière l'a flétrie dans son *Tartuffe*. Elle a néanmoins persisté, au XVIII^e, dans les abbés de cour et le clergé mondain, ainsi que chez de nombreux laïques. Aujourd'hui, nous ne tolérons plus de pareils scandales. Ce qui était possible au temps de la marquise de Brinvilliers, de M^{me} de Montespan, de Mazarin, de Richelieu, de Dubois, etc., ne le serait plus de nos jours. Ce mélange de criminalité et de dévotion soulèverait la réprobation universelle.

De même la casuistique jésuite ne pourrait plus se

pratiquer au grand jour comme au temps de Pascal et de Bossuet. Nous n'en ririons plus comme à l'époque des *Provinciales*. Nous prendrions les choses plus au tragique, comme on l'a fait dans l'affaire Dreyfus.

L'association de la religion et de la politique nous est aussi de plus en plus odieuse. C'est en grande partie l'abus qu'en a fait Napoléon I^{er} qui a contribué à la discréderiter et qui a inspiré à Lanfrey ses sévérités. Or, si cette association pratiquée par les hommes politiques nous est odieuse à ce point, combien ne nous indigne-t-elle pas quand c'est un pape qui, sous prétexte de sanctifier la politique par la religion, subordonne les intérêts de la religion à la politique, reste muet en face des massacres et des iniquités, lui, le prétendu vicaire du Christ, et pactise avec les ennemis avérés du christianisme quand il a ses intérêts politiques à ménager! C'est un fait que Léon XIII n'a été qu'un pape politique; que presque toutes ses encycliques et ses instructions n'ont roulé que sur des questions sociales et politiques; que, sous sa direction, son clergé s'est mêlé aux batailles politiques; que, pour pallier cette corruption de la religion, on a donné le nom de *Croix* aux feuilles politiques de ce parti, comme on a donné le nom de *Jésus* à la compagnie qui dénature le christianisme. C'est un fait que, dans les élections politiques, le parti ultramontain donne la main aux socialistes antichrétiens; qu'on voit ainsi l'anarchie religieuse et ecclésiastique, internationale noire, unie à l'anarchie sociale, internationale rouge. Or, de telles associations scandalisent de plus en plus. On s'est récrié en entendant M. Brunetière se rallier au catholicisme romain, non par foi religieuse, mais uniquement par politique; plus encore en voyant M. Soury, auteur d'un livre où Jésus est représenté comme un détraqué rebelle aux lois et « ayant deux fois mérité la mort », se déclarer clérical, mais, il le dit hautement, clérical sans la foi, et même clérical athée¹). On devine aisément quelle théologie doit fleurir dans ce milieu.

Ce qui est un véritable progrès moral et religieux, c'est le mépris que soulèvent partout ces mésalliances contre nature. Ce mépris et cette indignation sont les preuves d'une notion plus pure, plus élevée, plus idéale de la religion et de l'Eglise,

¹⁾ Voir le *Journal de Genève* du 6 octobre 1901.

partant d'une théologie plus vraie et plus morale, qui se répand dans la société malgré tous les mensonges et tous les crimes sociaux. Certes, les mensonges religieux et sociaux, les qui-proquos ecclésiastiques et théologiques abondent encore parmi nous; on pourrait même dire que nous nageons en pleines eaux dans les « contre-vérités » et les « fausses équivalences » que nous a léguées le passé. Cependant cette situation nous est de plus en plus pénible, nous désirons plus sincèrement briser nos chaînes, nous aspirons plus vivement à la délivrance et à la vérité, à la clarté des idées et des situations, à l'enterrement de la logomachie théologique qui a fait tant de mal aux vrais dogmes et qui a éloigné du christianisme et de l'Eglise tant de penseurs loyaux. Plus ces besoins spirituels se développeront, plus la théologie devra se réformer et progresser scientifiquement. Plus la conscience générale du monde s'imposera aux consciences individuelles et les fortifiera, plus la théologie devra, elle aussi, devenir consciencieuse, c'est-à-dire mettre la vérité, réclamée par les consciences, au-dessus des intérêts de clocher, réclamés par les ambitions d'une hiérarchie aux abois.

VI.

Concluons. Le XIX^e siècle, en théologie comme en toutes choses, a réalisé des progrès très importants; mais cette belle médaille a de terribles revers. Le romantisme a développé, chez les uns, un extériorisme religieux qui tourne au matérialisme et à la superstition, un verbalisme qui étouffe les idées dans des mots sonores et vides, et qui fausse les notions religieuses les plus importantes par des équivalences spacieuses et erronées, logomachie pleine de malentendus, de quiproquos et d'erreurs; chez les autres, un sentimentalisme sans doctrine suffisante et un individualisme poussant le libre examen jusqu'à la licence et jusqu'à la destruction du principe même d'autorité. Le triomphe de la théologie vaticanesque sur la théologie gallicane a scellé l'alliance définitive de l'Eglise romaine et du jésuitisme; et la doctrine de l'inaffabilité papale, soutenue par une fausse exégèse, par une fausse patrologie et par une falsification de l'histoire, a fait de la théologie ultramontaine une théologie essentiellement antiscientifique, qui ne saurait désormais avoir place dans le monde de la pensée

sérieuse. La petite phalange des théologiens romanistes qui se disent dévoués à la critique historique, sera forcée, si elle est logique, de critiquer et de saper les erreurs historiques sur lesquelles repose la papauté dite infaillible, et alors de deux choses l'une: ou elle préférera la vérité à la soumission à Rome et elle rompra avec Rome pour rester vraiment catholique, ou elle préférera à la vérité la soumission à Rome et elle rompra avec le vrai catholicisme pour rester papiste.

Il est notoire que, grâce à l'indifférentisme de beaucoup de catholiques de nom, et de beaucoup de voltairiens de fait, grâce aussi aux faveurs et aux faiblesses coupables du gouvernement, les doctrines ultramontaines se sont beaucoup répandues et fortifiées, assez pour créer entre le libéralisme et le cléricalisme une hostilité implacable qui ne saurait durer. Ou ceci tuera cela, ou cela tuera ceci. Même antagonisme entre la science moderne et la théologie scolastique du moyen âge, que Pie IX et Léon XIII surtout ont essayé de renouveler, qui a son principal centre à Louvain et qui, sous le nom de néo-thomisme, ne fait que répandre sur les questions théologiques les ténèbres et la logomachie du moyen âge.

D'autre part, la nouvelle science des religions, la nouvelle Réforme catholique, les nouveaux points de vue que cette Réforme ouvre dans la polémique théologique, le nouveau milieu social créé par d'incontestables progrès moraux, les nouvelles exigences de l'opinion publique scandalisée et irritée par certains mensonges et par certaines alliances immorales, ce sont là des faits nouveaux qui supposent déjà des notions religieuses plus épurées, et qui ne peuvent produire à l'avenir, en théologie, que d'heureuses transformations.

Quant à pronostiquer avec plus de précision ce que sera la théologie du XX^e siècle, c'est l'affaire des prophètes. M. Ribot psychologue a annoncé un siècle de psychologie, M. Fouillée philosophe un siècle de philosophie. Nous ne tomberons pas dans ce ridicule. Nous voyons beaucoup de points noirs et de points d'interrogation; les uns et les autres seront-ils éclaircis? La liberté des cultes, qui consiste en France à livrer les églises catholiques, les cures catholiques et le budget du culte catholique aux seuls catholiques-romains, sous prétexte que le fameux concordat napoléonien sanctionne cette injustice, la liberté des cultes, dis-je, deviendra-t-elle une réalité ou ne restera-t-elle

qu'un mot? L'avenir le dira. Evidemment l'abolition du concordat et la liberté donnée aux paroisses d'élire leurs curés et leurs évêques, changeraient l'état religieux de la France et créeraient un milieu où la théologie sincère et scientifique pourrait détruire la théologie romaniste officielle, dans laquelle fourmillent l'erreur et le mensonge. Ce serait une magnifique et bien-faisante évolution, presque une révolution. Se réalisera-t-elle?

Autre point d'interrogation: les théologiens libéraux restés dans l'Eglise romaine, réussiront-ils, même quand le concordat de 1801 sera maintenu, à créer la théologie scientifique dans l'Eglise romaine? La masse du clergé consentira-t-elle à entrer dans cette voie de la critique méthodique et sérieuse? Un vaillant m'écrit: « Vous ne vous imaginez pas à quel degré le clergé de France actuel est désillusionné de ses espérances ultramontaines. Il croyait, sur la foi de ses coryphées, faire mieux que ses prédécesseurs. Les prêtres s'imaginaient que Rome les défendrait contre l'absolutisme épiscopal; les évêques s'imaginaient que Rome les soutiendrait contre l'Etat et leur fournirait des définitions à jet continu qui les dispenserait de se mettre martel en tête. Les débats politiques et scripturaires actuels montrent qu'on s'est échauffé plus que de raison; on le reconnaît dans les conversations; ceux qui avaient le plus divinisé le pape au temps de Pie IX, traitent Léon XIII d'une manière affligeante. Mais on ne veut pas laisser écrire l'histoire... » A quoi ces désillusions, ces contraintes, ces mécontentements aboutiront-ils? Qui le sait?

Ou bien, sera-ce le parti clérical qui réussira à prendre la direction des esprits et des affaires? Qui le sait encore? Mais, selon la remarque de M. G. Monod, « ce serait le coup le plus terrible qui pût frapper l'Eglise catholique (*lire romaine*). Sa force actuelle, qui est encore considérable, qui s'est accrue même dans ces vingt dernières années, elle la doit à sa situation de minorité réduite à l'impuissance de nuire, à la perte du pouvoir temporel, au Kulturkampf, aux menaces des socialistes et des libres-penseurs, à la séparation de l'Etat en Angleterre et en Amérique. *Partout où elle triompherait, elle se rendrait odieuse*, parce qu'elle est condamnée, par tradition et par devoir, quand elle n'a pas les mains liées, à être persécutrice¹⁾ ».

¹⁾ *La Siècle* du 5 avril 1901.

Et encore: quelles seront les conséquences, au XX^e siècle, de la chute du pouvoir temporel du pape? On prétend souvent que cette perte a été pour la papauté un gain spirituel, en ce sens que c'est elle qui a activé la définition de l'infalibilité papale. Pour nous, qui envisageons cette définition comme une perte et même comme une ruine (il y a des vainqueurs qui meurent de leur triomphe, comme certains gloutons meurent de leur voracité), nous pensons autrement. Quoi qu'il en soit, on peut penser encore avec M. G. Monod que la situation de la papauté est, de ce fait, «inextricable». Si, en effet, la papauté accepte cet état de choses et reste à Rome, elle devient par la force même de cette situation une institution italienne. Si elle quitte Rome, elle perd sa base historique, à laquelle est dû tout son prestige. D'autre part, la situation actuelle ne peut s'éterniser. Comment cessera-t-elle? Sera-ce par le rétablissement du pouvoir temporel du pape malgré l'immense majorité des Italiens? Qui pourrait admettre cette hypothèse absurde? Donc encore un quasi dogme papiste (la nécessité de droit divin du pouvoir temporel du pape) qui disparaît, emporté par les faits de l'implacable histoire.

Autre point d'interrogation: Que deviendra la théologie protestante française et dans quel sens s'orientera-t-elle? Se rapprochera-t-elle de la théologie ancienne-catholique, ou plutôt de la théologie judéo-rationaliste, comme a semblé le croire M. Léon Marillier? «Je me demande, a-t-il dit, si nous ne verrons pas bientôt la création inconsciente et lente d'une sorte de religion laïque, ni catholique, ni protestante, dont le noyau consisterait en une cristallisation d'idées juives.» Et il cite à ce sujet une longue page où James Darmesteter prétend que du judaïsme antique, d'où sont déjà nés le christianisme et l'islamisme, sortira probablement «un nouveau rameau verdoyant et vigoureux». Ce nouveau rameau sera-t-il le «messianisme» compris à la nouvelle manière, très temporelle¹⁾?

¹⁾ Voir le discours de M. le pasteur Wilfred Monod: *Sera-t-on chrétien au XX^e siècle?* et le *Journal de Genève* du 5 janvier 1901 où il est dit: «L'humanité ne manquera pas de se convertir à l'Evangile si le vrai christianisme, qui n'a jamais encore été appliqué ici-bas, fait enfin son apparition dans le monde. Ce christianisme authentique, c'est le messianisme... Il est certain que le christianisme trop individuel et trop intérieur du Réveil doit être complété du côté extérieur et collectif, ce qui n'a, du reste, cessé d'être mis en lumière, au cours du XIX^e siècle, par beaucoup de chrétiens, nationaux ou dissidents, demeurés réfractaires aux étroitures du piétisme et du méthodisme...»

Car « le Juif a cette opinion curieuse que, tout au contraire de la parole évangélique, le royaume de Dieu est de ce monde ¹⁾ ». Ici encore, mystère.

Je m'arrête, car chacun a ses pressentiments suivant ses points de vue optimistes ou pessimistes; et je termine par ces clairvoyantes remarques d'un écrivain américain, M. Ralph Waldo Trine: « L'optimiste a raison. Le pessimiste a raison. Ils diffèrent l'un de l'autre tout de même que la lumière des ténèbres. Néanmoins tous deux ont raison. Chacun a raison à son point de vue particulier, et ce point de vue est le facteur essentiel qui détermine la vie de chacun. C'est lui qui détermine pour chacun une vie de pouvoir ou d'impuissance, de paix ou de peine, de succès ou d'échec. L'optimiste a le pouvoir d'envisager les choses dans leur intégralité et dans leurs vrais rapports. Le pessimiste regarde d'un point du vue borné; il n'aperçoit qu'un côté des choses. Le premier a son intellect illuminé de sagesse, l'intellect du second est enténébré par l'ignorance. Chacun construit son univers du dedans de soi-même et le résultat de cette construction est déterminé par le point de vue de chacun. L'optimiste, grâce à sa sagesse et à sa connaissance supérieures, crée son propre ciel, et dans la mesure où il crée son propre ciel, il aide à en créer un pour tout le monde. Le pessimiste, par la vertu de ses limitations, travaille à créer son propre enfer, et dans la mesure où il crée son propre enfer, il aide à en créer un pour le genre humain tout entier. Vous et moi, nous avons les traits caractéristiques de l'optimiste ou ceux du pessimiste. Nous sommes donc en train de fabriquer d'heure en heure notre propre ciel ou notre propre enfer; et dans la mesure où nous fabriquons l'un ou l'autre pour nous-mêmes, nous aidons à le créer pour tout le monde. »

Espérons, en tout cas, que les grands progrès commencés au XIX^e siècle s'achèveront, ou du moins se continueront au XX^e; que l'on appliquera toujours mieux à l'intelligence de la Bible et de l'histoire religieuse la vraie méthode historique et l'idée du « développement » toujours mieux compris; que les progrès de la psychologie positive éclaireront toujours davantage les évolutions de la spéculation théologique; que le bon

¹⁾ Voir l'enquête publiée dans le *Temps* du 17 mars 1901.

sens et l'esprit pratique qui jugent les institutions par leurs effets, aideront les générations futures à résoudre les difficultés encore pendantes entre les Eglises et les Etats, et à améliorer toujours davantage la discipline ecclésiastique et la morale religieuse¹⁾. Espérons surtout que la distinction nécessaire entre le dogme immuable et les pratiques liturgiques s'accentuera toujours davantage; que l'on n'exigera pas l'unité là où elle ne saurait exister; que l'on comprendra mieux l'utilité, même religieuse, de la variété dans les choses non essentielles; et que dans cet esprit, qui est l'esprit même du Christ, les Eglises vraiment chrétiennes sauront toujours s'estimer, s'aimer et s'unir davantage.

E. MICHAUD.

¹⁾ Cf. *Nachgelassene Aufgaben für die Theologie des 19. Jahrhunderts*, von R. Seeberg; Berlin, 1900; — *The American Journal of Theology*, oct. 1901, p. 825.